

Johnny Dotti

VRAIMENT PÈRE

*à l'école de Joseph de Nazareth
pour une paternité générative*

6 Décembre 2021

Joseph de Nazareth est une figure extraordinaire, même si je ne l'ai redécouverte que récemment, en amitié et aussi par amitié avec don Mario Aldegani.

Joseph est probablement le saint qui plus que tout autre peut parler à l'homme de notre temps, lui dont l'Évangile ne nous transmet pas une seule parole.

Nous vivons une époque dans laquelle nous avons été obligés à ne pas bouger, à faire ce que nous ne voulions pas faire, à faire silence, à éprouver profondément notre fragilité.

Il y a eu et il y a encore des temps de mort, et nous, en tant que croyants, nous ne devons pas avoir peur de la nommer, d'en faire l'objet de notre réflexion, de la dédouaner de cette marginalisation dans laquelle elle a été mise par la société technocratique d'aujourd'hui.

Par pur hasard... Joseph dans la tradition est aussi le patron de la "bonne mort".

Pendant ce temps, nous avons vérifié aussi la puissance silencieuse des actes de compassion, nous avons eu la nostalgie de la communauté, des relations. Nous avons constaté les limites des formes d'éducation que nous avons construites jusqu'aujourd'hui.

Enfin, cette preuve de la pandémie nous a donné ou mieux nous a remis de nouveau les thèmes portantes de la vie de Joseph.

Il est très fécond de se confronter avec l'existence même symbolique du charpentier de Nazareth. L'histoire de Joseph, même dans sa partie symbolique, est très réelle et nous parle.

La "bénédiction" de la pandémie (je veux l'appeler comme ça) a ramené dans la vie ces questions portantes, et elle l'a fait sans regarder en face personne, à l'intérieur de ses drames.

Les passages fondamentaux de l'histoire existentielle et spirituelle de Joseph sont le *traumatisme*, le *rêve*, l'*action*.

Aujourd'hui nous sommes encore plongés dans le traumatisme.

Le fait est que, après le traumatisme, dans la vie de Joseph suit le rêve et, après le rêve, une action, une action transformative.

On pourrait dire que celle de Joseph est vraiment la dynamique de la transformation.

C'est la dynamique à travers laquelle il devient père. Parce que pères on le devient, on ne l'est pas automatiquement, seulement parce qu'on est des parents biologiques.

Ce n'est pas pour rien qu'il y a des histoires extraordinaires de paternité générative, qui ne passent pas forcément par la route de la parentalité biologique. L'histoire de Joseph est le symbole de toutes ces histoires.

Le *premier traumatisme* de Joseph est la grossesse de Marie, qui pour lui n'est ni plus ni moins qu'une trahison belle et bonne; une trahison de ses attentes, de ses rêves, de ses espérances.

Ce moment de notre histoire est pour nous tous un véritable traumatisme.

Nous sommes tous traumatisés par le fait que tous nos projets ont échoué, nous avons dû annuler nos agendas, changer nos plans.

Joseph a vécu tout cela.

Dans le traumatisme, Joseph s'endort, c'est-à-dire il s'abandonne. Il semble qu'il accepte que, en se fâchant à l'intérieur du traumatisme,... il ne s'en sort pas. Il n'y a pas d'explication.

Il s'endort et il rêve. Dans le rêve, il rencontre l'ange du Seigneur qui ne lui résout pas le problème, ne lui change pas la réalité, simplement lui demande de regarder les choses d'un autre point de vue.

Là, Joseph commence déjà à devenir père.

Après le rêve, prenant Marie "avec lui", Joseph change son rapport avec Dieu et avec la Loi.

Il était un homme juste, mais après le rêve sa justice est au-delà de la loi.

Il devient "juste" non pas au nom de la loi, mais au nom de l'amour.

La vraie justice est toujours une justice au nom de l'amour, donc elle oblige constamment le droit, la loi, à changer.

Combien ce premier traumatisme de Joseph peut nous enseigner, mais si nous l'écoutons, si l'écoute nous conduit jusqu'à l'épuisement du mystère, de l'abandon et de la confiance dans le mystère qui me parle, parce que la vie est plus grande que le traumatisme.

Et ceci n'est pas seulement une question personnelle, c'est une question des communautés. Joseph n'est pas seulement un symbole singulier, c'est un symbole pluriel, c'est pourquoi il est très aimé par le peuple, comme l'écrit le Pape dans la *Patris Corde*.

Que fait Joseph comme père ?

Il aide son fils à venir au monde, il crée les conditions pour que le fils, c'est-à-dire la vie, vienne au monde, dans les limites que lui imposait l'observance de la loi : il devait aller à Bethléem pour le recensement imposé par les dominateurs romains.

Nous sommes dans la même situation : il ne s'agit ni de nier les lois ni de les idolâtrer.

Il s'agit d'être à l'intérieur de la tension entre les lois des hommes et de l'histoire et la tension du mystère et de la vie, qui est toujours plus grande de l'histoire et des lois.

Un autre traumatisme se produit : le pouvoir, le système veut le fils!

Combien d'analogies avec notre temps ! Hérode est le symbole du pouvoir, du système. N'oublions pas qu'un juif pratiquant ne devait pas seulement obéir au prêtre, mais aussi au roi.

Joseph ne livre pas le fils au roi. De même qu'auparavant il n'avait pas livré sa bien-aimée Marie à la loi de la Torah, qui l'obligeait de manière perverse à la livrer au mépris public.

Pensons aujourd'hui au rapport entre les technocraties et nos fils.

L'on est père s'il ne livre pas son fils au système et au pouvoir et s'il construit les conditions pour que le fils soit émancipé de ce pouvoir.

Sommes-nous certains que nous ne livrons pas nos enfants au pouvoir, en payant de notre propre personne pour sauver le fils ?

Joseph, après ce *second traumatisme*, fait un pas de plus, nécessaire pour un père. Il abandonne sa religion, sa langue, sa culture, son travail, ses traditions pour ne pas livrer son fils à Hérode.

Sommes-nous capables de partir en voyage pour construire les conditions afin que le mystère et le rêve de notre fils ne viennent pas seulement au monde, mais aussi grandissent ?

Ce sont les mêmes questions que chaque passage de crise d'époque, d'idéologie, d'esprit pose à l'humanité.

Il y a un *troisième traumatisme* dans la vie de Joseph. Après qu'il s'était "installé" en Egypte, le signal reçu en rêve est : tu dois rentrer chez toi.

Il pense de retourner à Jérusalem, mais, et ce sera le *quatrième traumatisme* celui du quatrième rêve, on lui dit de retourner à Nazareth.

Le voyage de Joseph est un voyage de transformation de la quotidienneté : de Nazareth à Nazareth.

Lorsque Joseph retourne à Nazareth, il est devenu père.

Être père est la condition humaine pour être jusqu'au bout fils.

Ce que nous avons en commun, c'est que nous sommes tous fils. J'ai eu cette expérience avec mon père : dans les dernières années de sa vie, il était le fils, moi le père qui s'occupait de lui : il a fait le père pour toute sa vie et à la fin... il a été fils !

Pour un croyant, cela se trouve aussi dans la tradition de la foi : à la fin, nous serons tous frères, seulement frères.

Le père n'est autre que l'évolution de la liberté de la personne, qui se rend disponible pour être le "tu" de l'autre.

De cela Joseph est un signe très clair. Le fait qu'il ne parle jamais dans l'Évangile est le signe évident du dépassement de son propre "moi". Non de la puissance de son propre moi, mais du dépassement de son propre moi, à travers le fait d'être le "tu" de Marie et le "tu" de Jésus.

Comment Joseph commence-t-il à devenir Père?

En prenant "avec lui", et non "pour lui" la femme qu'il aimait. Il passe à la réalité de père à travers l'accueil jusqu'au bout de la réalité de la femme qu'il aimait.

Un jeune est préparé pour être père quand il accueille et accepte la réalité qui habituellement le blesse, qui n'est presque jamais, ni jamais de tout, ce que il s'attendait

N'est-ce pas celle-ci notre histoire ?

On apprend peu à peu à devenir père, et on n'apprend jamais assez. Et quand on pense d'avoir appris, il est trop vieux et c'est le temps de devenir... le fils de son propre fils.

Cela nous dit que le rôle du père est un rôle "transitoire", c'est pourquoi chaque père est "l'ombre du père" : on n'est pas père pour toute la vie, et moins encore pour nous, catholiques, qui nous reconnaissons substantiellement tous fils, et pour cela tous frères.

Le pèlerinage du père est donc celui d'un fils qui, à travers l'expérience d'être père, devient plus consciemment fils.

C'est le dernier cadeau que Jésus fait à son père Joseph dans le récit évangélique. Jésus, retrouvé dans le temple après trois jours, rappelle à Joseph qu'il a un autre Père. Parce que tous les pères sont adoptifs et gardiens : aucun fils n'est propriété du père. Le vrai père est Dieu, ou, pour les non croyants, la vie, le mystère.

En dehors de cette conscience, il y a les perversions de la paternité : le père-tyran, qui utilise le pouvoir du rôle pour tuer le fils, c'est-à-dire le père-Hérode, ou le père pervers qui joue à l'égal du fils.

Joseph nous remet la figure du père-déposant, c'est-à-dire le père qui se fait traverser par l'autorité de Dieu dans la relation avec le fils, et il est au service du fils, non de ses caprices, mais de son mystère.

Malheureusement le monde est plein de pères (et de mères) qui mettent leurs rêves et leurs attentes sur l'enfant, en conditionnant sa liberté, au lieu de se mettre au service du rêve et de la liberté de l'enfant.

Joseph n'a rien vu dans le fils de sa manifestation comme Messie et Sauveur.

Selon ce que nous savons de l'Évangile, il disparaît de la vie de Jésus avant le début de sa vie publique, de sa manifestation.

Le père ne voit pas le succès de son fils et n'est pas un père parce qu'il mesure et jouit des succès de son fils, il est un père parce qu'il rêve la liberté de son fils.

La liberté du fils n'est jamais l'idée du père : c'est toujours autre chose.

Comme nous sommes loin de tout cela dans une société qui fait sortir de la maison les fils à 35 ans, au nom de la sécurité, en brûlant leur jeunesse et l'ivresse, le risque et la grâce de leur liberté.

Joseph nous enseigne que la vie est un risque, qu'elle n'est pas sûre.

Joseph n'a jamais maudit les traumatismes. Ses actions conséquentes nous montrent qu'il a toujours béni la vie, la vie compliquée qui lui est touchée.

Ainsi Joseph est juste, juste comme le comprendra Jésus quand il fait de la justice une des béatitudes.

Juste d'une justice supérieure, définitive et éternelle comme éternel est l'amour.

La justice n'est pas une simple légalité, n'est pas un simple respect des règles. C'est la justice de la vie. C'est la justice qui vient au monde à travers l'amour.

Certes, chacun a ses habitudes et ses règles, mais la vraie justice se vit aussi en sachant quand on peut ou on doit transgresser.

Joseph est le juste, le bénissant.

Joseph est l'homme de la nuit, qui ne maudit pas la nuit, mais qui sait désirer et voir dans la nuit les étoiles, que l'on voit seulement dans la nuit.

Joseph est le fragile, qui pourtant ne craint pas sa propre fragilité. D'ailleurs l'ange lui avait dit "*ne crains pas*", comme il l'avait dit à Marie.

Que craignons-nous ? La disproportion entre notre fragilité et les défis de la vie.

Joseph est le symbole de l'obligation morale et du don.

Pour communiquer, il n'y a pas besoin de parler. Tu communique lorsque la vérité de toi-même apparaît. Quand tu as le courage d'exposer tes blessures, tu n'as pas peur de ta fragilité.

Joseph est le symbole de l'autorité, de la vraie autorité. Déjà son nom le dit : "celui qui fait grandir".

Joseph est le gardien, mais dans un sens ample, qui veut dire garder la question plus qu'avoir la prétention d'obtenir une réponse pour chaque question.

Joseph n'a pas trouvé les réponses avec la pensée, mais par le rêve et en gardant la demande.

Nous sommes comme dominés, dans le système digital et binaire, par la dynamique demande-réponse. La voie de Joseph est une autre : garder la demande, à travers le silence, l'écoute, la prière.

Les pères et les mères d'aujourd'hui sont-ils capables de soutenir l'impossibilité de donner parfois les réponses aux questions de leurs enfants, ont-ils le courage et la patience de garder leurs demandes?

Joseph l'homme du lundi. C'est-à-dire l'homme du quotidien.

La "tenue" du père n'est pas celle du dimanche, mais celle du lundi, c'est-à-dire celle de la vie quotidienne.

Tout cela fait de Joseph une compagnie importante dans notre vie. Importante pour les pères et pour les éducateurs.

L'enseignement fondamental de Joseph sur l'éducation est que éduquer n'est pas instruire, n'est pas former, n'est pas informer. Parfois, l'éducation se sert aussi de ces choses. Mais éduquer c'est garder et accompagner le mystère du fils, l'aider à venir au monde.

L'autre grand enseignement de Joseph est sur la *liberté*.

Joseph nous enseigne que la liberté n'est pas la liberté de choisir. Dans la vie, il n'a rien choisi. La liberté est être ce que nous sommes appelés à être. La liberté est une vocation, tant en termes personnels qu'en termes communautaires.

Joseph a été appelé à faire l'expérience de fils de Dieu en passant à travers l'expérience de père et a mené jusqu'au bout, et avec joie, cet appel.

Il y a dans la vie des questions qui nous accompagnent jusqu'à la fin. Un fils est toujours une question, jusqu'au bout. Imaginons d'avoir toujours des réponses à donner aux autres. La foi, en particulier, ce n'est pas nous qui la transmettons, elle est l'œuvre de Dieu. C'est à nous éventuellement de la témoigner.

Pour garder cette question dans une époque d'individualisme, il est important d'être avec les autres, de ne pas s'enfermer dans une logique de famille fermée sur elle-même.

La page de la perte de Jésus et de son retrouvement est pour nous bouleversante.

Joseph et Marie avaient perdu Jésus et commencent à le chercher vingt-quatre heures plus tard, et ils le trouvent après trois jours. Un peu angoissés, c'est vrai, mais toutefois sereins : ils étaient en pèlerinage, dans une caravane communautaire, ils comptaient sur la communauté.

Quelque chose qu'aujourd'hui, malheureusement je dirais, est presque impensable!

Notre temps est le temps de Joseph, parce qu'il est le temps du traumatisme.

Joseph a été traumatisé constamment dans sa vie.

Les quatre rêves de Joseph que l'Évangile nous raconte sont eux aussi des traumatismes. Notre problème aujourd'hui est que nous avons tendance à rationaliser trop, à rationaliser tout.

Nous raisonnons continuellement, nous faisons des projets, avec la paranoïa d'être sûrs et certains... Joseph avait une grande foi, n'avait aucune sécurité.

La seule possibilité de transmettre quelque chose à ses enfants est d'avoir la foi : la foi dans la vie, la foi dans les autres, la foi dans l'avenir, dans le quotidien, en Dieu.

Il s'agit d'aimer profondément la vie, en bénissant tout et toujours.

Il n'y a rien de mieux que cela que l'on puisse transmettre à un enfant.

Ce n'est pas facile aujourd'hui de jouer le rôle du père.

A quoi ne peut renoncer un père pour pouvoir vivre son appel pleinement, honorer sa vocation ?

La paternité est en effet une vocation, ce n'est pas une condition naturelle, ni une tâche, ni moins encore une compétence : c'est une vocation. D'un certain point de vue elle est aussi plus forte que la vocation maternelle.

Aujourd'hui, la paternité est fortement mise en question. Mais ceci n'est pas en soi une chose négative.

Si nous sommes croyants, nous savons que ce temps que Dieu nous a donné est le temps, le plus beau temps, qu'il pouvait nous donner : c'est notre *kairos*.

Je me rends compte qu'il y a souvent un peu de dépression parmi nous les croyants, parfois la malédiction de notre temps.

Là où il y a malédiction, il n'y a pas de foi. Ce temps doit être béni, car c'est notre temps. Nous ne nous fondons pas pour bénir sur des perspectives illusoires ou consolatrices, mais sur l'espérance qui est pour l'aujourd'hui et non pour l'avenir : nous espérons dans l'invisible qui est dans nos jours.

Nous avons du mal à nous dire ces choses parce que nous sommes écrasés dans un présent où nous ne savons pas faire place à l'espérance, nous perdons un peu le sens de notre condition de pèlerins.

Au cours des soixante dernières années, nous avons vécu une version de paternité qui, fondamentalement, a essayé de combattre la vision du père que nous avons construit en trois mille ans d'histoire.

Nous sommes encore dans une société machiste, fortement marquée par le machisme et la figure du père que nous portions avec nous était la figure du pouvoir, la figure pour laquelle la parole du père était une parole de pouvoir.

Au cours des cinquante dernières années, cette question a été fortement, mais à juste titre, contestée et combattue.

Il n'y a rien à regretter du père qui pouvait frapper un fils et personne ne lui disait rien, du père qui opprimait par sa volonté la volonté des enfants.

Notre temps nous fait découvrir qu'être père n'est pas une identité, c'est une vocation.

On ne fait pas le père pour toute la vie : nous sommes essentiellement des fils, tous, et tous frères. La vocation d'être père est l'une des vocations qui nous permet de porter jusqu'au bout notre vocation de fils.

Notre temps a abattu, au moins en partie et au moins dans notre culture occidentale, la figure du père tyran, qui au fond, nous devons le dire, était un peu la projection d'une certaine image de Dieu. Et il en est ressorti un père un peu plus faible, un peu désorienté qui peine à trouver sa partition à interpréter, comme si, enlevée cette sorte de pouvoir absolu qui le caractérisait dans le passé, il ne restait plus rien ou presque du sens de sa figure.

Nous sommes dans une phase très générative du point de vue paternel, précisément parce que l'on est en train d'épuiser cette figure tyrannique et oppressive du père et, d'autre part, ce que nous avons réussi pour l'instant à mettre au monde est une figure un peu faible, un peu fade. Dans ce

parcours de réflexion, il m'est arrivé de découvrir - je serais malhonnête de dire autre chose - la figure de Joseph de Nazareth qui, jusqu'à il y a quelques années, ne signifiait pas grand chose pour moi.

Je crois que la figure de Joseph recueille, dans son aventure de père, précisément ce à quoi un père ne peut renoncer.

A quoi un père ne peut-il renoncer?

Il ne peut pas renoncer à l'amour.

En effet, la paternité est en quelque sorte la vocation qui garde la floraison de cet amour.

Aujourd'hui nous avons une idée très émotive de l'amour, une idée très sentimentale, je dirais de *telenovela*, liée à des éléments d'instantanéité et d'émotivité.

L'amour est presque toujours témoigné par le fils et le fils n'est presque jamais comme nous le pensions ou le voulions, mais c'est lui le symbole de l'amour.

Il ne peut pas renoncer à la garde de l'amour.

Il ne peut pas renoncer à faire de l'amour ce que nous pensons, ou à faire de l'amour ce que nous voulons.

La garde de l'amour est exactement la venue au monde du mystère du fils. En ce sens, la conservation de l'amour est à la fin une vocation spirituelle parce qu'elle te conduit à aller toujours plus en profondeur dans ton rapport avec Dieu.

A la fin, j'insiste, nous sommes tous des fils, pères nous ne le sommes que pour un temps, des pères adoptifs, même par rapport à nos fils charnels, ou à nos œuvres qui pour nous sont comme des fils : nos fils, comme nos œuvres, à un certain moment nous devons les laisser aller.

Si nous n'avons pas la capacité, la générosité ou le courage de les laisser aller, c'est parce que nous nous sommes sentis maîtres de ce fils ou de cette œuvre, nous nous sommes comme confondus avec elle.

Un père ne peut pas renoncer à garder l'amour à travers la loi et au-delà de la loi : cela Joseph l'enseigne très bien.

La paternité exige la responsabilité d'accomplir la loi et d'aller au-delà de la loi : la justice en termes humains ne suffit pas, elle ne suffira jamais.

Il ne suffit pas que nous nous cachions derrière des règles, ou que nous soyons obéissants à des règles: les règles sont nécessaires, mais seulement si elles indiquent quelque chose qui va au-delà.

Il y a beaucoup de moments dans la vie des pères et des mères, dans la vie familiale et conjugale, dans la vie communautaire où il faut transgresser les règles pour garder le mystère et le rêve du fils.

Je ne parle pas de la transgression adolescente, contre-dépendante, mais de la transgression consciente, je dirais tout à fait responsable.

L'autre chose à laquelle un père ne peut pas renoncer, c'est de "y être", dans les moments fondamentaux.

Y être pour faire venir au monde le fils; *y être* - avant tout - en le désirant; *y être* là quand ensuite il faut le garder et cela demande beaucoup de sagesse dans les temps, dans les façons, dans les paroles, dans les silences.

La garde de ce que tu as mis au monde demande du discernement.

Et finalement un père ne peut pas renoncer à laisser partir son fils.

Je fais une référence à la parabole du fils prodigue : le paradoxe de cette parabole est que le fils "sain" est celui qui s'en va, qui détruit tout le patrimoine du père, qui risque la mort; le moins

sain est celui qui est à la maison, caché et accroupi derrière la règle du père, mais il ne met jamais en jeu sa liberté.

On ne sait pas comment se termine cette histoire : quand le père sort pour la deuxième fois, on ne sait pas si ce fils qui avait toujours été à l'intérieur et maintenant, en colère, restait obstinément dehors, est entré en suite dans la fête du Père.

La dernière chose incontournable pour un père est que, si jamais il sent et il vit cette vocation, il fait l'expérience de la fragilité humaine mais ne peut pas renoncer à bénir sa propre fragilité.

Rien comme la vérité du fils - mais n'imaginons pas seulement les fils biologiques - met à nu la fragilité du père.

La question de la fragilité, aujourd'hui, est dirimante parce qu'elle est exactement ce beau point du père qui doit encore venir, et que Joseph nous révèle.

Un père reconnaît sa fragilité tous les jours et sait que tous les jours il doit recommencer à zéro et retrouver chaque jour le courage de "y être" pour garder avec amour la demande de son fils, la demande qui est le fils, sans avoir toutes les réponses.

Il faut pour le père la patience d'attendre que son fils construise ses réponses; la prudence et la sagesse de l'écouter, la tolérance de soi-même, quand l'orgueil prend, tend à le dominer.

Le père a peu à voir avec le héros, il a plus à voir avec le serviteur, en jouant avec sérénité son expérience et son témoignage avec le fils; ça n'a rien à voir avec les sermons.

La fragilité n'est pas quelque chose à réparer, mais elle est l'espace paternel à travers lequel entre la lumière du fils et la lumière de Dieu.

Tout cela est indispensable dans la vocation du père qu'il deviendra un jour, et qui prépare nos fils à être des pères meilleurs de nous.

La demande insistante que nous nous posons toujours est : comment faire ?

C'est toujours notre souci : savoir comment.

Nous avons l'obsession du 'comment'. Quand nous sommes obsédés par le 'comment', cela signifie que le diable, c'est-à-dire le diviseur, est très proche de nous, parce que le "comment", qui est la cage de question-réponse dans laquelle nous sommes prisonniers, tend à effacer le mystère de la vie.

Joseph n'a jamais su "comment" : celle-ci est la demande qu'il a gardée dans le cœur toute la vie, demande jamais exprimée, parce qu'elle n'est pas nécessaire pour engendrer la vie.

Dans la vie de Joseph, après chaque sommeil, chaque rêve, il y a eu un réveil, marqué par un nouveau cheminement.

Peut-être pour nous aussi, "transmillénaires" comme lui, qui, au cours des vingt premières années de ce millénaire, avons traversé et sommes en train de traverser des fléaux et des malheurs qui nous font penser aux plaies d'Égypte, c'est celle-ci la sensation que nous éprouvons dans le murmure ou le cri d'une espérance tenace, d'une envie de vivre comme des hommes nouveaux dans un monde nouveau.

Nous avons commencé le nouveau millénaire avec la tragédie historique de la destruction des Tours Jumelles en 2001, vécue comme la fin d'une époque. Le terrorisme s'est étendu à l'échelle mondiale, semant la mort et la peur. Il suffit d'observer avec consternation le drame Afghan de ces derniers mois.

En 2008, nous sommes entrés dans une crise économique et financière mondiale qui dure encore, faisant l'expérience de l'effondrement de la sécurité placée dans le pouvoir économique et financier et dans le régime capitaliste, qui nous avait trompés avec le mythe de la croissance et du développement sans frein et sans limites, pour entrer dans une période d'instabilité, de stagnation et aussi de décroissance.

En 2020, la pandémie du Covid19 nous a obligés à faire face à la limite de l'existence et à nos limites; elle nous a rendus à notre fragilité de petites créatures dans un monde obscur et

mystérieux, que nous avons imaginé de contrôler et de diriger exclusivement avec notre volonté de puissance; elle a détruit notre illusion de tout résoudre avec les conquêtes de la science et de la technique; elle nous a fait entrer dans un temps d'incertitude et même de peur; elle nous a rappelé que "nous sommes tous sur un même bateau" et que personne ne se sauve seul dans ce monde.

Il nous semble de vivre comme dans un rêve, un cauchemar duquel nous voulons nous réveiller.

Mais comment allons-nous nous réveiller?

En écoutant les voix, les paroles, les expériences des rêves, du sommeil, des traumatismes et des cauchemars, comme Joseph, et avec le courage de nous remettre ensemble en marche, en refondant l'espérance.

Parler d'espérance est possible seulement si, en parlant d'espérance, nous parlons de la vie.

Parler d'espérance comme vie ne signifie pas en parler chronologiquement. Cela signifie parler d'une espérance qui se fonde déjà ou qui doit se fonder sur ce que nous voyons dans le présent et sur la sollicitude que le présent nous indique déjà.

L'espérance n'est pas un après, mais un maintenant.

L'espérance n'est pas un optimisme naïf ou effronté, c'est une conscience que le présent ne fait pas de rabais.

L'optimisme de la série "tout va changer", "nous sommes tous plus beaux, plus sages, plus bons" est seulement une porte ouverte vers l'abîme.

L'espérance se fonde sur ce que nous vivons et ressentons aujourd'hui.

Ce n'est pas une projection dans le futur ou, mieux, ce n'est pas nous qui allons à la rencontre du futur, mais c'est le futur qui vient à notre rencontre.

L'espérance parle déjà dans le temps. Ce n'est pas une dimension spatiale, un élargissement de la limite de ce que nous avons déjà.

Au contraire, l'espérance est déjà une dimension de l'aujourd'hui qui exige, cependant, que rien ne soit écarté de ce présent. Ce sont surtout les choses qui nous ont gênés, les choses qui nous ont fait du mal que nous ne devons pas enlever, parce qu'elles contiennent l'espérance.

En ce moment, qui n'espère pas n'est pas libre.

Nous avons été tous "enfermés" et nous avons compris au moins un peu la condition que les prisonniers vivent pendant des années et que les pauvres vivent pendant toute leur vie : nous avons ainsi découvert que la liberté n'est pas seulement liberté de choisir, mais liberté d'être ce que nous sommes, indépendamment de la condition dans laquelle nous vivons.

La question de la liberté deviendra de plus en plus fondamentale pour nous et elle s'attachera de plus en plus à la dimension de l'espérance, car nous sommes entrés dans une époque dangereuse pour la liberté.

Nous aurons d'un côté un renforcement des formes d'état de contrôle et de police et, de l'autre côté, on renforcera le mythe d'une technocratie vécue presque comme une religion qui semble toujours nous assurer des voies de sortie et de salut.

L'espérance est une vertu d'enfant, enseignait Charles Péguy. Une petite fille qui tient par la main l'amour et la foi, qui sont des vertus théologiques et ne naissent pas du mérite humain, mais du mystère. Elles naissent de la vie.

Si nous devons partir de l'aujourd'hui et de sa profondeur, nous devons nous laisser provoquer par certaines questions importantes, de grande valeur pour la tâche de pères et d'éducateurs, qui ont de la valeur pour toute la vie.

La première, la plus importante, c'est le *non refoulement* de notre fragilité.

La pandémie nous a fait comprendre que nous sommes tous fragiles et que la fragilité ne doit pas être réparée, mais accueillie comme l'unique possibilité d'une vraie rencontre avec les autres. Seulement les fragilités se rencontrent, tandis que les puissances s'affrontent ou négocient pour construire des espaces de non partage. L'espérance qui se fonde sur la fragilité est capable de construire la solidarité.

La deuxième question est que l'espérance *nous ne pouvons pas* la posséder. L'espérance est un don, elle ne vient pas d'un mérite humain. Cela signifie que nous devons la protéger, mais nous ne pouvons pas la consommer égoïstement, nous devons la transmettre aux autres et la remettre au monde.

L'espérance vit, grandit, ne se déplace que si elle passe de génération en génération. Seulement si je sais que je dois la donner à quelqu'un et si je sais que je l'ai reçue de quelqu'un, l'espérance devient une énergie énorme. L'espérance n'est pas un *business plan*, elle n'est pas un projet, elle est un mouvement choral.

Dans ce passage, nous sommes appelés à discerner ce que nous devons sauver et ce que nous devons laisser, comme Joseph, qui, dans les carrefours essentiels de son histoire, eut le courage de choisir, de sauver ce qui était le plus important - l'amour pour Marie et la responsabilité sur Jésus -, en laissant tomber tout le reste.

Nous avons dans les choses d'avant une série de rapports qui nous rassuraient.

Certaines de ces relations, nous devons les laisser aller, mais d'autres vont naître, si c'est vrai que faire les choses *avec* les autres vient avant de faire les choses *pour* les autres. Ou, mieux encore, si faire les choses *pour* les autres se réalise seulement en faisant les choses *avec* les autres.

Marcher avec les autres impliquera fatigue, enthousiasme, souffrance, chutes. Mais marcher ensemble a besoin d'un horizon. On ne peut pas posséder l'espérance, mais l'espérance habite toujours un horizon.

Le nouveau temps demande communauté (mettre en commun), c'est-à-dire partage des fragilités. Il ne s'agit pas seulement de nouvelles formes de service, mais de nouvelles formes de notre agir, de notre penser, de notre vivre, de notre espérer. Ensemble.

Avec une dernière prière : ouvrons nos portes aux jeunes ! Le chemin sera long et il aura besoin de jambes jeunes pour aller loin.

Attendons ainsi un *réveil* qui nous ouvre à une nouvelle espérance.

Nous l'attendons avec les sentiments d'une antique prière hébraïque.

"Que tes réveils te réveillent.

Et qu'au réveil, le jour qui commence, t'enthousiasme.

Et que les rayons du soleil qui filtrent de ta fenêtre à chaque nouvelle aube ne deviennent jamais une routine.

Et que tu aies la lucidité de te concentrer et de sauver la chose la plus positive de chaque personne qui croise ton chemin.

Et n'oublies pas de savourer la nourriture, attentivement, même s'il s'agit "seulement" de pain et d'eau.

Et que tu trouves pendant la journée un moment, même si c'est court, pour élever ton regard vers le haut et remercier, pour le miracle de la vie, ce mystère et fantastique équilibre interne.

Et que tu puisses exprimer l'amour que tu as pour ceux qui te sont chers.

Et que tes bras embrassent.

Et que tes baisers baisent.

Et que les couchers du soleil te surprennent, et qu'ils ne cessent jamais de t'émerveiller.

Et que tu arrives fatigué et satisfait au coucher du soleil pour la tâche satisfaisante accomplie pendant la journée.

Et que ton rêve soit calme, réparateur et sans peur.

Et ne confondes pas ton travail avec ta vie ni la valeur des choses avec leur prix.

Et que tu ne te crois pas plus que tout autre, parce que seuls les ignorants ne savent pas que nous ne sommes que poussière et cendre.

Et que tu n'oublies pas, même pas un instant, que chaque seconde de vie est un don, un cadeau, et que si nous étions vraiment courageux, nous danserions et chanterions de joie en prenant conscience de cela.

MERCI